

AIDE-MÉMOIRE. NOTES POUR UN ARTICLE SUR L'INACHÈVEMENT DANS L'ŒUVRE DE PIER PAOLO PASOLINI

Francis Catalano*

Abstract

Tout en s'appuyant sur ses souvenirs, l'auteur remonte jusqu'aux événements fondateurs de sa rencontre avec l'œuvre de Pier Paolo Pasolini ponctuée d'*appunti*, de notes. La question du *non finito* – de l'inachèvement – est ainsi constamment réactivée dans le processus créatif du poète-cinéaste.

Reminder. Notes for an Article on the Incompleteness in Pier Paolo Pasolini Works

Based on his memories, the author describes the most significant moments of his encounter with Pasolini's works, characterized by 'unfinished' and fragmented annotations.

Promemoria. Appunti per un articolo sull'incompiuto nell'opera di Pier Paolo Pasolini

Basandosi su ricordi l'autore descrive i momenti salienti del suo incontro con l'opera di Pasolini caratterizzata dal 'non finito' e dalla forma dell' 'appunto'.

Deuil: j'ai appris qu'il était immuable et sporadique: *il ne s'use pas*, parce qu'il n'est pas continu (Roland Barthes. *Journal de deuil*: 105).

Le scandale est inévitable, mais malheur à celui par qui le scandale arrive! ("L'Évangile selon Saint Matthieu". 18: 2-7).

La mort ne consiste pas à ne pas pouvoir communiquer mais à ne plus pouvoir être compris (Pier Paolo Pasolini. "Une vitalité désespérée". *Poésie en forme de rose*: 67).

Je dors. Je rêve à quelque chose dont j'ai oublié l'image, les plans-séquences. Dehors, c'est le 3 novembre 1975 et c'est en banlieue de Montréal. J'ai un peu plus de 14 ans. Ma mère pénètre doucement à l'intérieur de la chambre. Dans

* Poète.

Oltreoceano. Pier Paolo Pasolini nelle Americhe, a cura di Alessandra Ferraro e Silvana Serafin, 10 (2015).

sa crainte de me réveiller en sursaut, elle se penche sur moi, me chuchote à l'oreille: Pasolini est mort. Je dessille les yeux. La réalité m'apparaît embrouillée. Pasolini. Pier Paolo. Le poète-cinéaste. Il est mort. Je referme les yeux, me rendors, retourne à la matière onirique de mon sommeil.

À quoi sert d'écrire un article sur l'inachèvement dans l'œuvre de Pier Paolo Pasolini alors qu'il serait si beau de le rêver seulement. Comme à la fin du film "Le Décaméron". Mais allons savoir avec les rêves.

Je désespère de ne plus pouvoir écrire un texte abouti, achevé, qui respecte une forme idéale et organique. C'est impossible. Ce seront des morceaux, des fragments, des parties anatomiques autonomes, des lambeaux de chair. Ici un œil, là une touffe de cheveux. Ce seront des objets dispersés sur un terrain vague, oubliés dans une voiture: une bague, une orthèse plantaire, un paquet de cigarettes.

Ce récit 'imaginé' de Pasolini intitulé "Gas" (1950), inclus dans un livre inusuel que j'appellerais "ornitorynque" parce que composé de parties disparates, comme ce fossile vivant avec sa queue de castor, son bec de canard, menant une vie amphibie entre prose et poésie, scénario de film et récit: *Ali dagli occhi azzurri*. Dans ce texte une énième fois prophétique, une énième fois prémonitoire, se décomposant dans la fiction pour mieux se recomposer dans la réalité, nous pouvons lire:

Il cadavere vi giaceva a brandelli, come un mucchio di immondizia, come se fosse l'Inorganicità stessa. Villon lo smosse con un piede: ma non lo riconobbe subito, perchè lì c'era solo il tronco: i pezzi del viso erano sparsi più avanti. Ne toccò qualcuno con la punta del piede, ma, inzuppati di sangue, erano irriconoscibili: però più in là c'era qualcosa di nero... come una punta nera...: l'occhio [...] (50).

L'existence de Pasolini, sa fin plutôt, m'est entrée par le côté droit du lobe tel un projectile d'or fabulé, tel celui du pompiste de San Felice Circeo¹, pour ne plus jamais en ressortir. À la différence de l'assassinat de John Lennon devant le Dakota Building ou de celui de Martin Luther King sur le balcon d'un motel à Memphis, de la tentative sur Jean-Paul II à Rome, de la mort énigmatique de Marilyn Monroe («Du monde antique et du monde futur n'était restée que la beauté [...]») ² ou de Kurt Cobain, à la différence de ces événements

¹ Allusion au procès intenté contre Pasolini en 1961, accusé de vol à main armée dans un bar distributeur d'essence à San Felice Circeo. Après avoir commandé un Coca-Cola, il aurait enfilé des gants noirs et chargé son pistolet d'une balle en or. Il a été acquitté en 1963.

² Le poème "Marilyn" de Pasolini fut d'abord dit en *voix off* par le romancier Giorgio Bassani dans le film "La rabbia" (1963). Il a été repris récemment dans *Pier Paolo Pasolini. La persécution*.

relevant de notre mythologie moderne, l'annonce de la mort de Pasolini est parvenue à mes oreilles sans jamais être passée par le canal des médias.

Le dictionnaire Garzanti définit ainsi un *appunto*: «annotazione scritta, rapida e concisa, fatta per aiuto della memoria». En français: note.

L'œuvre de Pasolini, tant littéraire que filmique, est émaillée de notes. Tant il est vrai qu'existe un cycle des "Appunti" fait de treize films et mis au jour dans ce livre étonnant, très documenté, de Hervé-Joubert Laurencin.

L'étalement des preuves

Quelques exemples de titres ayant à voir avec 'l'œuvre à faire': *Notes pour un film sur l'Inde*, *Notes pour un poème sur le tiers-monde*, *Note du "Père sauvage"*, *Carnet de notes pour une Orestie africaine*, *Notes pour un roman de l'ordure*, *Projet pour un film sur Saint Paul*, *Ébauche de scénario pour un film sur Saint Paul – sous forme de notes destinées à un directeur de production*, *Notes pour un poème populaire* (récit), *Études sur la vie du Testaccio* (récit), *Projet d'œuvres futures* (poèmes). Dans le film "Les Contes de Canterbury", il y a ce plan-séquence où le caméo Pasolini, dans le rôle de Chaucer, écrit sur une feuille de papier: "Notes pour un livre sur les contes des pèlerins de Canterbury". Et, bien sûr, le roman inachevé *Pétrole* est constitué de notes (de 1 à 133), etc.

Appunto [da *appuntare*, *punto*]. *Pungere* fr. poindre; *sp.* ponzar; *ingl.* to punch; *lat.* PUN-GERE e più ant. PUG-ERE – *p. p.* PUNC-TUS – da una *rad.* PUG- o PUK- che ha il senso di *penetrare*, *trafiggere*, d'onde il *gr.* poik-ilos [= *a. slav.* *pegu ricamato* = *trapunto coll'ago*, *peyk-êeis assai amaro* e propr. *pungente*, *pikròs acuto*, *penetrante*, *pungente*, *acerbo*, *amaro*: quale radice sembra affine a quella di *pingere dipingere*, il cui originario significato dev'essere stato quello di *punteggiare* (cfr. *Pungere*). Altri connette PUN-GERE al *gr.* PEGNYEIN *piantare*, *fermare*, *conficcare*, ond'anche l'a *ted.* fëh-tan, *mod.* Fech-ten, *sved.* fäkta, *ingl.* to fight *figgere*, *tirar di spada* (cangiata la labiale tenue P nella spirante F come nel *ted.* e *ingl.* fell = *lat.* pëllis *pelle*, *ted.* fuss. *ingl.* foot = *lat.* pes *piède*), che mettono alla *rad.* PAG-, PAK- *legare* (V. *Pace* e cfr. *Pugno*). *Penetrare* nella carne una cosa acuminata; *fig.* Offendere con parole. Irritare (*Dizionario etimologico*).

Une saison au Paradis de l'étymologie – Appunto

Poindre, point, pénétrer, percer, broder à l'aiguille, aigu, pénétrant, piquant, acerbe, amer, peindre, dépeindre, ponctuer, fixer (des yeux quelqu'un; se mettre des choses dans la tête), planter, enfoncer, se battre, tirer l'épée, peau,

piéd, attacher, poing, faire pénétrer un objet pointu dans la peau, offenser avec des mots, irriter. Raconté à l'infinif, le récit d'une mort annoncée, remontant du fond des langues romanes.

Chez Pasolini, la problématique de l'inachèvement crève l'écran autant que ses écrits. *Pétrole*, «ce véritable trou d'écriture [qui] exige de s'engouffrer entièrement – au risque de se perdre – dans une relation tout aussi incertaine que forcenée avec un objet travaillé par le sexe, la politique et l'art [...]» (Roy. "Pasolini: non réconcilié": 325) en est l'exemple le plus probant. Dans ce roman, la forme de l'inachèvement est menée à son plus haut degré d'expression. Résurgence du *non finito* des récits courts des années cinquante, *Petrolio*, mais aussi *La Divina Mimesis*. Ce manuscrit voulu inabouti par Pasolini, dédié ironiquement à ses 'ennemis' et remis dans cette forme-là à son éditeur quelques semaines avant sa mort, ne cesse de nous laisser pantois.

Dans sa préface à un choix de poèmes de Pasolini publié récemment et destiné aux jeunes lecteurs italiens, Valerio Magrelli (qui prenait part à un plan-séquence de mon rêve la nuit dernière, mais dont je tairai le récit, si je veux mener à terme cet article) note que les ouvrages critiques sur PPP abondent, occupant un mètre linéaire de sa bibliothèque romaine. Il soutient:

Cette prolifération d'essais a ses racines dans le caractère typiquement Renaissance de la figure pasolinienne. Nous ne tomberions pas dans l'excès en affirmant que "le rossignol de l'Église Catholique" (comme il se définissait lui-même) fut en réalité un artiste boulimique et protéiforme, semblable à Pietro Bembo (théorique, critique et poète), à l'Arein (polémiste et rimeur), à Michel-Ange (peintre, sculpteur, écrivain) pour ne pas dire à Leonardo (que Paul Valéry rangeait parmi les "anges de la morphologie") (7).

Automne 1977 ou peut-être 1978, au Ouimetoscope, un petit cinéma de répertoire situé sur la rue Sainte-Catherine à Montréal. Projection de "Salò ou les 120 journées de Sodome". Tandis que le film progresse, graduellement, la salle de cinéma se vide. On entend le son des sièges repliables. L'un après l'autre, ils vont battre brutalement contre leur dossier. C'est insoutenable. Je me lève, sors du cinéma. Le film demeure inachevé dans l'œil du spectateur. Ce caractère d'incomplétude dans la réception de l'œuvre chez Pasolini, en tant qu'objet repoussoir, collera longtemps à ma peau. Même chose pour *Teorema* (le livre d'abord, puis le film), pour les films de la *Trilogie de la vie*, pour "Médée". À tout coup, je dois mettre fin au contrat de lecture, de visionnement, cette loi non écrite que me propose le poète-cinéaste. Je mets fin, mais j'y reviens, immanquablement.

Note personnelle à l'égard de l'œuvre pasolinienne

Ne pas attendre la fin, ne pas savoir avec certitude quand partir, comme on ne sait pas, du reste, à l'avance – sauf peut-être PPP lui-même – le jour et le moment de notre mort. Combien de fois ai-je commencé de visionner l'un de ses films sans jamais parvenir au générique de fin. Une force étrangère à mon amour pour sa poésie me poussait à quitter le film, le scénario, le livre, et à aller moi-même y trouver une issue, plus loin, hors de *la langue écrite de la réalité*, de l'autre côté, peut-être dans *la langue orale de la réalité*, c'est-à-dire dans la vraie vie.

Rares sont les œuvres qui tendent de toutes leurs forces, comme celle de Pasolini, à ainsi se rapprocher de la vie, jusqu'à s'y perdre. La vie chez Pasolini s'insinue dans ses titres, apparaît au seuil même de son écriture: *Ragazzi di vita*, *Una vita violenta*, *La Trilogia della vita*. Et nous pensons naturellement à *Vie d'un homme*, le titre choisi par Giuseppe Ungaretti pour ses *Poésies complètes*; à *L'Homme sans qualités* de Musil; au journal de Cesare Pavese, *Le métier de vivre* ou aux poètes états-uniens de la *Beat generation*, Allen Ginsberg, Jack Kerouac.

«La vita finisce dove comincia»: il s'agit de la dernière réplique dans «Edipo Re», venant de la bouche de Franco Citti. La vie finit où elle commence. Si nous inversions les pôles et remplacements «vie» par «mort», nous nous retrouverions au coeur du problème, dans l'oxymore même du problème: *Una morte violenta*. *Ragazzi di morte*. *La Trilogia della morte* (qui serait une manière d'abjuration de la *Trilogie de la vie*). Nous le réalisons en ce moment.

Vieux Michel-Ange, je cherche quelque chose
à quoi la recherche de style ne m'a servi
que de folie, mystique répétition.
Revenant des bas quartiers de Messine, de la casbah de Catane,
ainsi, je traîne avec moi la mort dans la vie
(Pasolini. «Destitué de mon autorité»: 381-383).

Enzo Siciliano ne se trompe pas: «[...] tout ce qui touche à Pasolini ne peut échapper à l'oxymoron, à la figure de rhétorique qui exprime l'opposition et la disparité» (461). Et plus loin: «Génial, indubitablement, poète raffiné: l'écriture était un mal dont l'existence ne parvenait pas à le guérir» (466).

Novembre 2009, Milan. Je participe à un colloque qui commémore le vingtième anniversaire du décès du poète Antonio Porta dont je viens de traduire un recueil de textes inachevés. Je reviens de la librairie Feltrinelli avec deux livres: *Tutte le poesie* de Porta, judicieusement publié à l'occasion du colloque, et *Petrolio*. Quelle curieuse combinaison! Une œuvre nommément et officiellement complète et une autre tendant de toutes ses forces vers son inachèvement.

Je traverse en oblique une piazza del Duomo bondée de gens inconnus. On y tient une manifestation monstre. Une heure plus tôt, assis à la terrasse du Café Savinio, j'avais fixé dans un calepin ce poème instantané qui relatait les événements ayant eu cours sous mes yeux:

Aujourd'hui jour de grève générale

Sur la place, une scène a été aménagée et les boîtes
de son, d'ores et déjà, crachent leurs basses

Des policiers anti-émeute étriqués de jambières
et de boucliers font partie de la masse
qui ira à l'encontre de la masse,

De jeunes couples s'embrassent
Pas embarrassés
On devra débarrasser

La cathédrale évoque une fusée tendant
à raser le ciel. Le compte à rebours
est commencé.

Les flèches gothiques ont empalé un oiseau.
Le milan. Et tout s'est immobilisé
dans le mouvement (Catalano. "Jour de grève": 98-99).

Quand meurt Pasolini, j'ai l'âge de Ninetto Davoli au moment de sa rencontre avec le poète-cinéaste sur le plateau de "La ricotta". Mes premières pulsions sexuelles. Je commence à savoir le pouvoir de séduction que j'exerce sur les filles – du moins, sur quelques-unes. Et je m'y applique, à l'aveugle. Une fois, en présence d'Anne Girotto et d'Andrée Hudon, deux filles de mon âge, flânant dans une cour d'école vacante de la banlieue et ne sachant qui des deux je préférerais, je les ai embrassées en alternance, passant de l'une à l'autre plusieurs fois, sans y voir d'inconvénients ni faire de différence. Je revois la scène. J'embrasse Anne, m'arrête, me tourne vers Andrée, l'embrasse, m'arrête, me tourne vers Anne, l'embrasse, m'arrête, etc. Dans un autre monde, qui sait, cela aurait pu inspirer à Pasolini une séquence de film.

Caractère programmatique de l'écriture pasolinienne

La vie de Pier Paolo Pasolini se lit telle le scénario d'un film qui reste encore à faire, telle une structure, justement, tendant à devenir une autre structure.

Dans cette esthétique du *non finito*, seul le montage peut arriver à mettre fin à cette vie recherchée et lui donner un *sens*: «Tant que je ne serai pas mort, personne ne pourra être certain de vraiment me connaître, de pouvoir donner un sens à mon action, laquelle, en tant que moment linguistique, reste difficilement déchiffrable» (Pasolini. “Observations sur le plan-séquence”: 212). La vie, en quelque sorte, après la mort: «Faire du cinéma, c’est écrire sur du papier qui brûle» (Pasolini. “Être est-il naturel”: 216). Pasolini: prophète, martyr, corsaire, visionnaire, politicien, croyant et, surtout, Mythe. «Ce n’est que grâce à la mort que notre vie nous sert à nous exprimer» (212).

Prophétie d'une tragédie géo-politique en cours

«Un jour viendra le Marché Commun, en attendant on danse au Bal Commun. Les petites bourgeoisies fascistes prêtes pour l’Unité d’Europe au nom de l’Aridité Commune» (“Voix en poésie”). L’Histoire qu’illumine une lumière, cette lumière-là qui renversa Paul de Tarse et le jeta par terre de son cheval, donne raison à Pasolini.

Prophétie de sa propre mort sur la plage d'Ostie

Seul, ou presque, sur le vieux rivage
 parmi les ruines d’une antique civilisation
 Ravenne,
 Ostie ou Bombay – c’est pareil –
 [...] je commencerai peu à peu à me décomposer,
 dans la lumière déchirante de cette mer,
 poète et citoyen oublié (“Une vitalité désespérée”: 301).

Prophétie quant à la mise en scène de sa mort

[...] et enfin, détail macabre mais émouvant, on le reconnaîtra, une feuille quadrillée (évidemment arrachée à un bloc-notes) remplie d’une dizaine de lignes très incertaines – a été trouvée dans la poche de la veste de son cadavre (il est mort, tué à coups de bâton, l’an dernier à Palerme) (*La Divine Mimesis*: 75-76).

Écrire sur Pasolini. Par où commencer? À l’instar de la première note de l’auteur (N.d.A) dans *Petrolino*: «Ce roman n’a pas de début» (*Pétrole*: 19). Par quoi finir? Quelle fin envisager à ce genre de texte, celui-ci, composé de notes, de souvenirs d’adolescence, d’impressions, de citations, d’hésitations couchés sur le papier. Finir peut-être avec un désert, ce désert qui traverse ses films et semble le non-lieu par excellence, le lien entre la société d’avant et la société

d'après, qui soude le mythe à la réalité, écarte la Nouvelle préhistoire de l'Antienne (la société consumériste de son avant). Commencer par un désert étiré jusqu'au mot FIN, placé là où il faut cesser, avec toute l'ironie que la chose comporte. Tout comme prêcher dans le désert...

Dans "L'Évangile selon Saint Matthieu", ce chef d'œuvre du septième art, ce sont les dernières paroles de Jésus «Ed ecco, io sono qui con voi per sempre fino alla fine del mondo»³. Et, coup de cinéma, apparaît le FIN du film précédant le générique. Oxymore. À la toute fin des "Contes de Canterbury", Pasolini écrivant son film: «Qui finiscono *I Racconti di Canterbury* raccontati per il solo piacere di raccontarli. Amen». Au simple plaisir de raconter, il y a une fin inscrite en gros caractères.

Hypothèse

La sexualité est, chez Pasolini, ce qui a balisé sa route, rendu possible son passage du monde paysan, agraire, celui du lieu de son enracinement, son Frioul, son Casarsa della Delizia, à celui du sous-prolétariat romain. De la même manière, dans son cinéma, l'image du désert unit les mondes antique et moderne, les sociétés pré- et post-industrielle. La sexualité de Pier Paolo Pasolini est représentée filmiquement par ce désert, ce terrain vague, ce terrain de foot, cette piste d'atterrissage sans avion. La sexualité de Pier Paolo Pasolini prenant fin à l'Hydrobase d'Ostie, le jour même de la Toussaint, comme si ce fut là sa dernière mise en scène. Une disparition qui nous laisse sur notre faim.

Seconde hypothèse

Puisque l'œuvre, la vie et, par le biais du trope de l'oxymore, la fin de Pasolini sont intimement liées, il n'est pas étonnant que le mystère entourant son assassinat plane encore aujourd'hui. Jamais il n'a été possible de donner une paternité aux traces des cinq différents ADN trouvées sur les lieux du crime. Au même titre que la forme de l'œuvre et de la stylistique qui l'accompagne, la mort de Pasolini, elle aussi, est demeurée inachevée. Un livre ouvert, un film à faire, un crime parfait.

L'ami d'enfance, le peintre Giuseppe Zigaina, aurait pu tout aussi bien le dire dans ces mots: une mort en forme d'œuvre ouverte.

³ «Voici, je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde».

Mon Olivetti

Question d'avancer dans un nouveau projet de roman, j'avais apporté avec moi à Rome ma rutilante machine à écrire. Je ne me rappelle plus du modèle. Elle était noire et pouvait, en tout cas, garder en mémoire les quinze ou vingt derniers caractères de frappe dans le but de les effacer au besoin grâce à une touche reliée mécaniquement à une bande d'effacement. C'était en 1988 et je tapais fébrilement sur cette dactylo proto-électronique les premiers jets de ce qui allait devenir *On achève parfois ses romans en Italie*. J'habitais l'appartement de ma future épouse, situé sur via dei Volsci dans le quartier populaire de San Lorenzo. Deux ou trois fois par semaine, nous nous rendions gaiement Da Pommodoro, notre *trattoria* de prédilection, que nous rejoignions en longeant une série de murs tapissés de graffitis. Pasolini, je l'ai su après, était un habitué de cette *trattoria*. Le jour de son assassinat, il y avait même mangé en compagnie de Ninetto Davoli et de l'épouse de ce dernier.

J'ignore pourquoi, mais une bonne partie de la clientèle chez Pommodoro était composée de sourds-muets – du moins, à cette époque. Cette donnée frappait l'imaginaire. Peut-être y avait-il un institut pour sourds-muets tout près? Le silence qu'il y avait chaque jeudi soir dans l'établissement où l'on nous servait nos *pappardelle al cinghiale* ou nos *linguine alle vongole*, était presque mystique. Non pas une omertà commandée par quelque entité mafieuse, mais un silence plein de cette béatitude qui accompagne l'ouvrier qui a fini sa semaine.

De fil en aiguille

Ce matin, je me rends à une clinique du centre-ville de Montréal pour un prélèvement sanguin. L'infirmière, pour faire diversion et m'éloigner de l'idée qu'une aiguille est sur le point de fouiller mes veines, comme le ferait toute bonne infirmière digne de ce nom, me demande: «Il est bon, votre livre?», en indiquant des yeux celui que j'ai apporté avec moi, posé sur l'appui-bras. Il se trouve que ce livre est *Lettres luthériennes*. Malaise palpable. Suit un silence, qui n'a rien de religieux ou de diplomatique. Est-ce un bon livre, un beau livre, est-ce seulement un livre? Comment en parler? Que rajouter? Que pourrais-je lui dire d'aussi rassurant, entre un échantillon de sang et le flacon d'urine à suivre, à cette infirmière bénie qui veut mon bien?

Hiver 1963

Partis en famille pour un *road trip*. Mon père est au volant de sa Plymouth 1959 dotée de pneus à flanc blanc. Nous roulons en direction d'Acapulco. Arrivés

près de la frontière mexicaine, nous apprenons à la radio l'assassinat de John F. Kennedy. L'annonce de l'assassinat de Pasolini avait quant à moi la forme d'un doux sifflement à l'oreille venu de la bouche de ma mère. Ce matin-là dans une banlieue de la métropole, elle m'a soustrait à mon rêve. Pasolini est mort. Cinq ou six ans plus tard, dans un cours de sémio où je serai inscrit, le professeur dira devant la classe, visiblement secoué: Roland Barthes est mort, hier, fauché par une camionnette. Fin.

Bibliographie citée

- Barthes, Roland. *Journal de deuil*. Paris: Seuil. 2009.
- Catalano, Francis. *On achève parfois ses romans en Italie*. Montréal: l'Hexagone. 2012.
- . *Au cœur des esquisses*. Montréal: l'Hexagone. 2014.
- . "Jour de grève". *Au cœur des esquisses*. Montréal: l'Hexagone. 2014.
- Dizionario etimologico online*. www.etimo.it/?term=pungere
- Laurencin, Hervé-Joubert. *Pasolini, portrait du poète en cinéaste*. Paris: Cahiers du cinéma. 1995.
- . "Les treize Appunti". Id. *Pasolini, portrait du poète en cinéaste*. Paris: Cahiers du cinéma. 1995: 125-128.
- Magrelli, Valerio. "PPP: Politica, pellicola, poesia". *Pier Paolo Pasolini. Carne e cielo*. Milano: Salani. 2015: 7.
- Pasolini, Pier Paolo. "Être est-il naturel ?". *L'expérience hérétique*. Paris: Payot. 1976: 216.
- . *L'expérience hérétique*. Paris: Payot. 1976.
- . "Observations sur le plan-séquence". *L'expérience hérétique*. Paris: Payot. 1976.
- . "Une vitalité désespérée". *L'expérience hérétique*. Paris: Payot. 1976: 301.
- . "Une vitalité désespérée". *Poésie en forme de rose*. Paris: Payot & Rivages. 2015: 67.
- . *La Divine Mimesis*. Traduit par Danièle Sallenave. Paris: Flammarion. 1980.
- . "Gas". *Alì dagli occhi azzurri*. Milano: Garzanti (Gli elefanti). 1989: 50.
- . *Alì dagli occhi azzurri*. Milano: Garzanti (Gli elefanti). 1989.
- . *Lettres luthériennes. Petit traité pédagogique*. Paris: Seuil. 2000.
- . *Pétrole*. Traduit par René de Ceccaty. Paris: Gallimard. 2006.
- . *La persécution*. Poèmes choisis, présentés et traduits par René de Ceccaty. Paris: Points. 2014.
- . "Marilyn". *Pier Paolo Pasolini. La persécution*. Paris: Points. 2014: 91-94.
- . "Destitué de mon autorité". *Poésie en forme de rose*. Paris: Payot & Rivages. 2015: 381-383.
- . *Pier Paolo Pasolini. Carne e cielo*. Préface de Valerio Magrelli. Milano: Salani. 2015.
- . *Poésie en forme de rose*. Traduit par René de Ceccaty. Paris: Payot & Rivages. 2015.
- . "Voix en poésie" du film documentaire "La rabbia". 1963.
- Porta, Antonio. *Yellow*. Traduit et préfacé par Francis Catalano suivi d'une postface de John Picchione. Montréal: Noroît. 2009.
- Roy, André. "Pasolini: non réconcilié". *Voyage au pays du cinéma*. Montréal: Les Herbes rouges. 1999: 325.
- . *Voyage au pays du cinéma*. Montréal: Les Herbes rouges. 1999.
- Siciliano, Enzo. *Pasolini. Une vie*. Paris: la Différence (Essais). 1983.